

Vincent Bontems

Les rêveries terrestres de Gaston Bachelard*

Après le feu, l'eau et l'air, la terre semble clore le cycle des études entreprises par Gaston Bachelard sur la poétique des éléments. Ce cycle était, au demeurant, le fruit de l'improvisation. En écrivant *La Psychanalyse du feu*, en 1937, Bachelard n'en avait certainement pas encore le projet. Il avait simplement découvert, chemin faisant, que les images ignées étaient douées d'une dynamique propre qui méritait son attention. Il s'est ensuite laissé séduire par la danse des flammes et, ne se satisfaisant pas de les traiter seulement comme des obstacles à la claire intellection des phénomènes de combustion, il s'attacha à rendre justice à leur beauté flamboyante. Ce fut ainsi que fit irruption sous sa plume une nouvelle veine d'écriture, nocturne, célébrant la poésie, l'imaginaire et les rêveries à demi-éveillées. Durant l'Occupation, n'ayant plus accès à l'information scientifique, Bachelard s'est consacré à ce nouveau filon et a livré les belles pages de *L'Eau et les Rêves*, en 1942, puis de *L'Air et les Songes*, l'année suivante. Au fur et à mesure qu'il approfondissait son étude des images hydriques et aériennes, il se départit de plus en plus de l'appareil psychanalytique initial. Il lui substitua des références à la phénoménologie en même temps qu'il développait la « rêverie » comme une méthode qui consiste à méditer sur l'élément imaginaire, à en identifier des variantes particulières, puis à en suivre les métamorphoses en puisant dans les rêves d'enfance, les mythes ou les citations de poètes, pour en saisir les coordinations et les ambivalences. C'est une exploration qui procède par association d'images assez libres tout en demeurant méthodique, puisqu'elle vise à restituer la dynamique de l'imaginaire et que la structure qu'elle dévoile à travers les différentes thématiques n'est point arbitraire. Elle possède des opérations récurrentes et même certains invariants trans-élémentaires. Bachelard insista ainsi toujours sur la dualité fondamentale des éléments, qui sont à la fois substances et mouvements, ainsi que sur l'ambivalence des images. Il élabora, en outre, une « loi de l'isomorphie des images », qui fixe le parallélisme entre la variation de l'image élémentaire au sein du rêve ou du poème et de l'état d'âme du rêveur ou du lecteur.

* Cet article reprend et enrichir le texte d'une conférence prononcée le 3 août 2016 dans le cadre des « Jardins de Musique » organisé par notre ami Jean-Yves Le Guerry.

Et c'est fort de toutes ces expériences qu'il aborda, en 1947, la terre, l'élément le plus riche et foisonnant ou même « fourmillant », pour reprendre une image à laquelle Bachelard consacre un chapitre entier, et pour cette raison le moins évident à cerner par la méthode qu'il s'était donnée. Une rêverie s'attache, en général, à révéler d'abord l'unité intuitive et primitive d'un élément, et à fixer ses qualités les plus fondamentales : l'ardeur du feu, la fluidité de l'eau ou la légèreté de l'air. Or la terre paraît avoir perdu cette simplicité élémentaire puisqu'elle se disperse immédiatement en différentes substances ou matériaux ; elle manifeste tout de suite des aspects trop différents pour qu'on les embrasse d'un seul coup d'œil : elle peut être, tour à tour, sable, humus, limon, gravier, roche, cristal, charbon ou métal. Bachelard n'hésite pas à adjoindre à cette liste les bois et les gommes. En outre, il ne se contente pas de l'examen de ces terres-matières, il étudie pareillement les terres-paysages, qui sont tout aussi paradoxales. Car l'étude de l'imaginaire dynamique de la terre pourrait être entravé par l'immobilité foncière des images terrestres. Il n'en est rien. Dans une perspective qui doit beaucoup au romantisme, les paysages terrestres qu'étudie Bachelard sont tout sauf statiques : avec l'élancement des montagnes, l'ensevelissement des cavernes, l'égarement des labyrinthes, l'entrelacement des racines, la protection des abris rocheux et même, par extension, des maisons, le paysage est une multiplicité d'opérations. Comme il le précise à propos de l'image du « fourmillement » : *la multiplicité est agitation et l'agitation est multiplicité*¹.

Dépourvue de l'unité évidente des autres éléments, la terre est agitée de métamorphoses et de dynamisme contraires, mais reste polarisée par la même ambivalence axiologique fondamentale que les autres éléments, se révélant, alternative-ment, nourricière ou mortifère. En revanche, et cette innovation est le signe que Bachelard ne cesse de perfectionner sa méthode, elle est parcourue par une tension inédite entre des images archaïques et d'autres plus contemporaines. Alors que les images du feu, de l'eau et de l'air conservaient une certaine intemporalité, les images « terreuses » de l'alchimie, autrefois très contemporaines de la culture paysanne, paraissent périmées, non seulement parce qu'elles tombent sous le coup d'analyses épistémologiques (celles qu'on trouvera notamment exposées dans *Le Matérialisme rationnel* en 1953), mais aussi parce qu'elles sont aussi imaginairement dépassées par d'autres images qui ont su se renouveler. Ainsi les analyses liées à la spatialité terrestre annoncent plutôt les développements de *La Poétique de l'espace* (1957) sur la maison ou sur la sphéricité, et certes Bachelard préfère rêver dans une maison à la campagne que dans son appartement parisien, mais l'image du logis garde une valeur symbolique dans la vie contemporaine que n'ont plus les sels de l'alchimiste. Le dispositif est donc plus complexe que dans les ouvrages précédents.

Alors, quelle sera la propriété commune qui symbolisera la terre par-delà la diversité et les tensions qui font trembler l'imaginaire terrestre ? Il semble, paradoxalement si l'on considère la dispersion de ces images, qu'elle tient à une forme de *stabilité* : la terre est l'élément consistant, celui qui résiste parfois obstinément à

¹ Bachelard, G., *La Terre et les Rêveries du repos*, Paris, José Corti, 1948, p. 72.

notre volonté, mais qui se laisse aussi façonner durablement ; celui dont les prises de forme ne sont pas condamnées à l'éphémère ; il est aussi, du point de vue des valeurs, celui qui pèse et nous emprisonne le plus lourdement, mais qui nous protège aussi le plus sûrement des agressions quand il nous entoure. C'est à partir de l'image d'une matière stable, substrat persistant au travers de ses métamorphoses, donc « substance » par excellence, et selon que l'homme lutte contre elle ou, au contraire, y prend appui pour s'élèver ou se réfugier en ses profondeurs, que s'organisent les rêveries bachelardiennes. Réalisant pour la première (et unique) fois son projet méthodologique d'une étude parallèle du même élément en tant que substance et mouvement, Bachelard ne consacre donc pas un, mais deux livres à la terre : *La Terre et les rêveries de la volonté* et *La Terre et les rêveries du repos* – soit plus de 730 pages – sans parvenir à épuiser son sujet. Dans le premier tome, la terre se manifeste par les résistances que la matière oppose à notre volonté et par les orientations qu'elle suggère à travers des paysages qui sont toujours aussi des dispositions existentielles, des valeurs et des variations de notre force d'âme. Dans le second, la terre est davantage l'objet d'une méditation face à la substantialité des choses, qui se double de la prise de conscience que celui qui médite ainsi « descend » dans les profondeurs de la Terre et y trouve un lieu où se lover et se reposer. Cette stase n'est pas pour autant dénuée de toute dynamique, car le repos se révèle une activité cruciale, celle de la maturation et de la régénération.

Voilà deux voyages intérieurs auxquels Bachelard nous convie : d'un côté, la rencontre avec la résistance des matériaux et l'impulsion des reliefs et, de l'autre, la recherche, dans les tréfonds de la Terre et de notre for intérieur, d'une stabilité douce et réconfortante. Mais, avant de parcourir ces deux ouvrages, revenons brièvement sur quelques aspects marquant de l'existence de Gaston Bachelard qui éclaire sa relation intime à l'imaginaire de la terre.

1. Le séjour terrestre de Bachelard

Bachelard est né à Bar-sur-Aube en 1883, dans « le Village, un pays ainsi nommé en raison du grand nombre de ses vallons », écrit-il dans *L'Eau et les rêves*, soulignant la sensualité de ce paysage natif. Bien que cette confidence soit faite sous le signe de l'élément hydrique, force est de constater que c'est le vallonnement, ce plissement sinuex de l'écorce terrestre, qui domine la toponymie du lieu originel. Bachelard est indéniablement un fils de la terre, du point de vue philosophique comme du point de vue du caractère, et il est même un « terrien » dans la mesure où sa trajectoire se déroula entièrement dans et sur les terres. Songeons qu'il n'a probablement pas eu l'occasion de prendre l'avion, ni pris la mer (et peut-être ne l'a-t-il jamais vu, ce qui expliquerait pourquoi il n'a pas consacré un ouvrage à l'imagination dynamique de l'eau). À vrai dire, ses pérégrinations n'ont guère débordé les frontières de notre pays. On sait qu'il allait, dans sa jeunesse, en train à Heidelberg pour emprunter des livres à la bibliothèque, en Hollande pour accompagner son maître et ami Léon Brunschvicg, en Suisse pour visiter son ami Ferdinand Gonseth, à Prague où il sympathisa avec le sémillant Roger Caillois dans les caves

des *pivnices* et à Varsovie en compagnie du sérieux Jean Cavaillès pour des colloques où il représentait la philosophie française. Cependant il n'a jamais, à notre connaissance, franchi d'océan, ni visité d'autres continents. La sensibilité du philosophe baralbin s'enracine dans un terroir.

Toutefois Bachelard n'a pas le caractère immobile du paysan. Il fut le penseur du progrès, de la science en marche, comme il fut un grand marcheur. Il a raconté ses randonnées dans la forêt du Bois-des-Dames, aux alentours de son village, lors de promenades dont les circuits marquaient des haltes inévitables à chaque troquet. Il a témoigné du plaisir qu'il y a à gravir « sa » colline pour « la grimpette de Sainte-Germaine », seul, avec sa fille ou avec ses élèves. Son père cordonnier possédait quelques arpents de vigne et l'on sait la fierté des champenois pour leur terroir. Durant toute sa vie, on observe ses réticences à s'éloigner de sa terre natale ; il lui a fallu se faire violence pour se déraciner. D'abord durant son service militaire à Pont-à-Mousson, puis quand il fut nommé « ambulant » des Postes et Télégraphes à Paris. Il raconte alors qu'il y passait ses dimanches à arpenter les rues pour en apprendre les noms avec méthode, cherchant à retrouver la familiarité des déambulations villageoises. Il ne s'est jamais vraiment habitué à la vie sédentaire en appartement.

Puis, ce fut la guerre et les tranchées, pendant 37 mois, avec le contact quotidien de la glaise et de la boue, la vision de paysages lunaires, le son de la mitraille et des obus, les odeurs de mort, la terre abreuvée de sang et de métal. Un passage de sa vie sur lequel, comme beaucoup d'autres, il n'a jamais voulu revenir. En revanche, il a relaté le plaisir de retrouver la vie civile, la poésie, et l'amour : la joie de quitter de bon matin la mesure de son épouse, institutrice au village voisin de Voigny, d'en contourner la colline, de franchir l'Aube et d'entendre au loin le marteau du maréchal ferrant frappant l'enclume, rendant un son rythmé qui, curieusement, lui rappelait le chant du coucou. Il y a un artisan, un poète de la matière, qui sommeille et qui songe en lui.

Bachelard possédait un lien encore plus intime avec la terre, celui de l'épicurien : il aimait goûter aux fruits de la terre ! On sait combien il appréciait les longues balades avec Gaston Roupnel discourant sur le flanc des coteaux bourguignons, quand ce dernier lui racontait les grands crus de Chambertin à travers l'histoire des paysages avant de les lui faire déguster. Avec sa fille, ils participaient même aux vendanges. Son ami helvète, Ferdinand Gonseth, rapporte comment, invité dans sa maison de Dijon, il fut initié à la dégustation des escargots. Même sous l'occupation, à Paris, il se préoccupait de faire bonne chair et réclamait des victuailles à ses amis provinciaux. Sur la fin de sa vie, c'est encore au marché de la place Maubert que Bachelard se sentait le plus chez lui : « c'est mon village, autour il y a Paris, me dit-on ». Il a prisé, plus que tout, le bon vin. Et je pense qu'il a goûté à ces joies terrestres avec l'innocence et la reconnaissance d'un disciple de Lucrèce, celle d'un homme qui pense que les dieux, s'ils existent, ont bien mieux à faire que de s'occuper de nous juger, et qu'il faut se consacrer à profiter des plaisirs de la vie sans nuire à personne. Son éditeur José Corti disait qu'il faisait preuve d'un athéisme souriant. Quand il fut temps de descendre en terre, il a choisi de se faire enterrer par le curé de son village, comme tous les gens du coin. Cependant, le ci-

metière de Bar-sur-Aube ne compte qu'une seule tombe qui ne porte pas de croix, celle de Gaston et Suzanne Bachelard. Ce qui couvre la terre où il repose, c'est une table de pierre, un peu pareille aux dolmens des anciens celtes. Un dernier asile qui, sobrement, fait encore signe d'hospitalité.

2. Les Rêveries de la volonté²

Retenant la notion du complexe de l'agression thématisé dans son *L'autréamont* (paru en 1939), Bachelard caractérise la volonté comme une agressivité vitale qu'il convient d'éduquer. Il illustre cette dynamique primitive par des visions énergiques où l'homme s'imagine aux prises avec la matière, tantôt pour la brutaliser, tantôt pour la caresser. C'est donc le sens du toucher qui domine ces premières analyses. Avec la terre, c'est la main qui rêve, et ce rêve est donc polarisé entre la matière dure et la matière molle. Bon connaisseur de la psychanalyse, Bachelard se garde bien de nous préciser laquelle aurait ses préférences. Il préfère insister sur la dialectique qui se noue entre l'homme et ces matières, c'est-à-dire sur le travail, qu'il magnifie : « Le travail est – au fond même des substances – une Genèse. Il recrée imaginativement, par les images matérielles qui l'animent, la matière même qui s'oppose à ses efforts »³.

Face à la matière dure, c'est le travail habile et rythmé qui s'impose. Bachelard évoque, certes, notre joie sauvage à briser la craie ou à faucher les herbes folles, mais c'est la technique qui surmonte véritablement les résistances de la matière et lui confère une forme civilisée. Il évoque ainsi l'art de percer, c'est-à-dire de faire proprement un « trou » dans la terre, rond et droit. Non seulement la technique est ainsi efficace matériellement, mais elle l'est aussi psychiquement, en refoulant les rêveries sexuelles et anales qui émergent spontanément à l'image d'un orifice : « le travailleur se débarrasse des rêveries oiseuses et lourdes par trois moyens : le travail énergique lui-même, la maîtrise évidente sur la matière, la forme géométrique durement réalisées »⁴. De telles analyses se prolongeront au travers de sa collaboration avec le graveur Albert Flocon.

Avec la matière molle, avec la pâte (consistance à laquelle il avait déjà consacrée un long développement dans *L'Eau et les Rêves*), il faut apprendre à malaxer et à modeler. Il cite alors un passage de *Moby Dick* où Melville décrit comment le malaxage décharge nerveusement et dissipe la colère : « Tandis que je me plongeais dans ce bain, je me sentais divinement libéré de toute aigreur, de toute impatience et de toute espèce de malice »⁵. Voilà une parfaite illustration de la loi de

² L'auteur tient à exprimer sa dette à l'égard de l'ouvrage de Michel Mansuy, *Gaston Bachelard et les Éléments* (Paris, José Corti, 1967) pour cette seconde section.

³ Bachelard, G., *La Terre et les Rêveries de la volonté*, Paris, José Corti, 1947, p. 31.

⁴ *Ivi*, p. 50.

⁵ Melville, H., *Moby Dick ou la Baleine blanche*, Paris, Gallimard, 1941, p. 512. Cf. la pertinente analyse que consacre à ce passage (et à son traitement par Bachelard) Renato Boccali dans *L'éthique et la main in Wunenburger, J.J., Gaston Bachelard. Science et poétique, une nouvelle éthique ?*, Paris, Hermann, 2013, pp. 211-232.

l'isomorphie : l'action sur la matière ouvrée est parallèle à l'action sur la psyché, comme si le sujet se pétrissait lui-même. Bachelard évoque à ce sujet un « *Cogito du pétrisseur* » : « Tout m'est pâte, je suis pâte à moi-même, mon devenir est ma propre matière, ma propre matière est action et passion, je suis vraiment une pâte première »⁶. Le contact de la pâte à pain donne naissance à une rêverie quasi-universelle. Elle devient gourmande quand Bachelard évoque la matière poisseuse de la préparation des confitures (opération à laquelle il consacra une digression improvisée lors de sa première conférence publique après la Libération). La valeur de l'image se renverse toutefois quand elle devient la boue visqueuse dans laquelle s'englue la conscience de Roquentin dans *La Nausée* de Sartre.

La volonté se heurte donc aux résistances diverses de la matière, mais elle est aussi saisie et impressionnée par la force des paysages terrestres. Elle se laisse guider et canaliser par les rêveries vitales et alchimiques de la croissance des pierres, c'est-à-dire de la rêverie sur les arbres métalliques qui se développent lentement mais inexorablement dans les entrailles de la terre. Elle se sent parfois agressée à distance par le rocher qui, bien qu'immobile, menace farouchement de nous écraser. Citant Ruskin, qui exprime le désir de rochers assez grands pour donner le frisson du danger (« il faut qu'il puisse se dire : s'il se détachait, je serais écrasé net »), Bachelard commente cela plaisamment : « A cette condition, la contemplation est un courage et le monde contemplé est le décor d'une vie de héros »⁷. Bachelard montre aussi qu'il comprend assez bien la psychologie ascensionnelle des alpinistes quand il observe qu'à la vue d'une haute montagne se révèlent deux sortes d'hommes, ceux qui se sentent écrasés et imaginent déjà la chute et ceux, plus rares, qui sont envahis d'un tonus musculaire vigoureux, d'un impératif ascensionnel, d'une exigence intime de surpassement. Bachelard rapproche cependant cette volonté de domination d'un penchant sadique à l'égard des hauteurs de la terre, le complexe de Xerxès (déjà analysé à propos de l'eau). Mais cette pulsion dominatrice se sublime quand le désir vaniteux de rabaisser les sommets se mue en respect pour leurs beautés et leurs dangers. Il cite en ce sens Samivel (nom de plume de l'écrivain alpiniste Paul Gayet-Tancrède) : « Ces montagnes couchées en cercle autour de moi, j'avais cessé peu à peu de les considérer comme des ennemis à combattre, des femelles à fouler au pied ou des trophées à conquérir afin de me fournir à moi-même et de fournir aux autres un témoignage de ma propre valeur »⁸.

Nous n'allons pas entrer autant dans le détail des autres impressions que la terre fait à la volonté humaine, mais citons tout de même le « complexe de Méduse », quand l'imagination s'angoisse devant certains paysages que hante le spectre de la pétrification, et encore le « complexe d'Atlas », qu'éprouvent celles et ceux qui se sentent l'obligation de porter le poids du monde sur leurs épaules, dont la volonté endure une responsabilité écrasante, dont la conscience est pleine de gravité et qui, soudain, ressentent le désir irrépressible, si bien évoqué par Nietzsche, de jeter à bas leur fardeau ou de ployer sous le faix. Ce « complexe » exprime si bien

⁶ Bachelard, G., *La Terre et les Rêveries de la volonté*, op. cit., p. 80.

⁷ *Ivi*, p. 91.

⁸ *Ivi*, p. 373.

le sentiment d'aliénation qu'on peine à croire qu'il ait un versant positif, mais il est aussi ce qui pousse l'enfant à réclamer sa part de la pesante charge de ses parents pour les soulager, et il invite à célébrer la vaillance de l'effort des humbles, c'est d'ailleurs lui qui nous fait admirer la vaillance de la fourmi. Bref, la volonté trouve avec la terre l'occasion de s'exercer, de façon fruste quand il ne s'agit que d'épuiser notre colère noire, mais de manière hautement spirituelle quand la patience des gestes ennoblit l'application maîtrisée de la force à la matière. Du point de vue de la philosophie morale, nous caractériserions volontiers cet ouvrage comme un dépassement de la morale antique qui concevait l'existence comme l'occasion de se « sculpter » intérieurement. Au-delà du symbole de la statue intérieure, Bachelard montre que l'individuation gagne à respecter les différentes textures de la terre, voire la tendresse des pierres que célébrait Romain Gary, car elle symbolise la matière même de son existence dans toute sa diversité.

3. Les rêveries du repos

Telles sont les rêveries volitives, souvent agressives, qui s'affirment *contre* la terre. Voyons maintenant celles qui, au contraire, épousent la tendance au repos de l'élément terrestre, et qui sont souvent des rêveries qui s'infiltrent dans les strates et les anfractuosités de la Terre. L'humanité redoute assez universellement d'être ensevelie dans les entrailles terrestres, mais, tout autant, elle espère un refuge dans les profondeurs, et en cela célèbre les mythes de la naissance autochtone⁹. Bachelard relève la noirceur évidente de l'abîme, les ténèbres qui nous attendent sous terre, mais il souligne aussi que cette nuit souterraine est un symbole d'apaisement et que, bien souvent, sous la plume des poètes, les ténèbres de cet « en bas » prennent des teintes colorées plus ou moins réconfortantes. *La Terre et les rêveries du repos* est donc la contrepartie douce, passive, obscure et envoûtante du très actif tome précédent. Dans ce livre, Bachelard délaisse l'Animus volontaire et se familiarise avec l'Anima, la personnalité secrète. L'Anima se cache sous l'Animus et a part liée avec les profondeurs, car l'imaginaire souterrain est étroitement lié à la représentation des forces inconscientes. Selon Carl Jung, ce n'est qu'en assumant la part d'ombre de la psyché que l'on peut accéder à l'individuation complète, c'est-à-dire parvenir à la réconciliation avec l'entièreté de notre personnalité et accepter, en même temps que sa complétude, sa finitude. Il faut donc apprivoiser la nuit terrestre et apprendre à s'y resourcer, s'immobiliser pour reprendre des forces.

C'est pourquoi Bachelard privilégie avant tout les images de refuges souterrains. Plutôt qu'une résistance, la stabilité de la terre constitue désormais une protection élémentaire, telle que les parois des grottes, les anfractuosités accueillantes, les solides murailles des forteresses et les coquilles de colimaçons : la terre est d'ailleurs parsemée d'involutions, qui sont autant d'invitation à « l'enroulement sur soi ».

⁹ Bachelard anticipe sur ce point la conclusion des analyses aussi profondes qu'érudites de Jean-Loïc Le Quellec, *La Caverne originelle. Art, mythe et premières humanités*, Paris, La Découverte, 2022.

même »¹⁰. Ce besoin de se pelotonner, que la psychanalyse identifie comme le désir d'un « retour à la mère », Bachelard en élargit la portée pour en faire une aspiration cosmique à regagner le centre des choses. La maison bien pensée est pleine de creux rassurants, elle baigne dans le repos paisible et les souvenirs d'un autrefois, c'est la maison de notre enfance, la maison où l'on retourne immanquablement lorsque nous éprouvons le besoin nocturne d'être rassuré. Une autre application de la loi de l'isomorphie des images consiste alors à comparer la variation de l'état d'âme du rêveur aux variations de son environnement onirique : quand il habite des images de forme équivalente mais d'intensité différente, comme la maison, le ventre, la cornue, la grotte et, finalement, le centre de la Terre.

Si l'on s'en tenait à leur forme, on serait ramené à la topologie du cercle. Celui-ci est bien une forme géométrique sublimant un désir de protection. Si on dessine sa circonférence et qu'on la ferme soigneusement, on éprouve la joie d'être soi-même enfermé en une enceinte : « Enclore, voilà un grand rêve humain. Retrouver la fermeture des premiers repos, voilà un désir qui renaît dès qu'on rêve de tranquillité. (...) Il semble donc que l'inconscient lui-même connaisse, comme symbole de l'être, une sphère de Parménide. Cette sphère n'a pas les beautés rationnelles du volume géométrique, mais elle a les grandes sécurités d'un ventre »¹¹. Et, au-delà de la forme close, c'est l'intensité des diverses images de l'intimité qu'il faut comprendre à travers l'élément terrestre qui leur donne appui. Plus l'image s'enfonce dans la Terre, plus l'élément terrestre procure de stabilité.

La maison est l'archétype de la protection, mais son fantasme est la carapace de la tortue : l'identification parfaite entre le corps et l'habitation. Pour Bachelard, il est évident que descendre en rêve les marches d'un escalier, c'est aller au fond de soi-même : « Descendre, en songeant, dans un monde en profondeur, dans une demeure qui signe à chaque pas sa profondeur, c'est aussi descendre en nous-mêmes. Si nous prêtons un peu d'attention aux images, aux lentes images qui s'imposent à nous dans cette descente ... nous ne pouvons manquer d'en surprendre les traits organiques »¹². Cette aspiration à une descente infinie vers le repos, à retrouver un centre protégé, c'est ce que Bachelard appelle le complexe de Jonas (et dont il avait déjà donné un aperçu dans *La Formation de l'esprit scientifique* en 1938) : « dès qu'on analyse le complexe de Jonas, on le voit se présenter comme une valeur de bien-être. Le complexe de Jonas marque ensuite toutes les figures des refuges de ce signe primitif de bien-être doux, chaud et jamais attaqué. C'est un véritable absolu d'intimité, un absolu de l'inconscient heureux »¹³. Sa plus évidente incarnation est, comme le rappelle la psychanalyse, le ventre de la mère, le plus doux et le plus fort symbole de sécurité et de finitude réconfortante. L'originalité et l'intérêt de l'analyse de Bachelard tiennent au fait d'étendre l'enquête sur la valeur de protection aux autres symboles et de ne pas les réduire à cette pulsion régressive. Le ventre de la mère n'est en somme qu'une figure de la Terre-Mère.

¹⁰ Gaston Bachelard, *La Terre et les Rêveries du repos*, Paris, José Corti, 1948, p. 5.

¹¹ *Ivi*, p. 149-151.

¹² *Ivi*, p. 124.

¹³ *Ivi*, p. 149.

Le mouvement de descente dans les profondeurs de la Terre est l'image d'une pénétration plus intime encore que la pénétration sexuelle, car c'est la pénétration de la terre-élément, c'est-à-dire de l'intimité elle-même. La régression est aussi un mouvement de réassurance, un désir de se blottir dans un tout petit monde, rond et d'aplomb, comme le puits bien creusé, comme l'archétype du logis que le philosophe identifie chez Kafka rêvant de s'installer dans une noix, chez Michaux désireux d'habiter dans une pomme, et chez certains des malades auxquels le psychanalyste Robert Desoille fait suivre des trajets imaginaires souterrains jusqu'à atteindre un lieu de confort. Certains tempéraments dilatent les limites de ce monde clos et en magnifient le contenu : Georges Sand veut croire à une Terre creuse emplie de splendides cristaux et fait dire à Nasias que « notre petit globe était une grosse géode »¹⁴. C'est une rêverie enfantine fort commune dont Bachelard se fait l'écho : « Je me disais en moi-même que je ferais des voyages à travers la terre. Je m'imaginais encore que, dans ces égouts, il y avait des trésors enfouis, que j'irais faire des excursions, je creuserais la terre et un jour je reviendrais chez mes parents, chargé d'or et de pierres précieuses... »¹⁵. Les cristaux et les pierres précieuses ne sont pas des symboles de richesse financière, ils constituent une variété précieuse de l'élément terrestre, celle de l'hybridation entre la terre et la lumière. Elles n'ont pas de valeur, elles *sont* la valeur ; elles s'opposent à la noirceur du charbon et des gouffres menaçants.

Les descriptions bachelardiennes de cavernes ont donc peu à voir avec la réalité contemplée par les spéléologues. Il ne s'attarde pas sur les sentiments des explorateurs qui rampent dans les goulots, ni sur la contemplation des stalagmites et des stalactites. Son analyse suit plutôt des pistes imaginaires ouvertes par la verve de Victor Hugo sur la bouche d'ombre ou l'imagination de Jules Verne sur le centre de la Terre. L'écorce du globe renferme des richesses secrètes, la trace de civilisations perdues et d'inavouables obscurités. Elle recèle aussi des dangers. Car, comme toute image, la descente dans les profondeurs de la terre est ambivalente. Dans les délires alchimiques, le sel de vie y côtoie par conséquent le mercure de mort. Aller au fond du gouffre, ce peut être une descente aux enfers. Toutefois, avant d'atteindre les affres infernales, il faut traverser l'angoisse labyrinthique : en descendant sous terre, notre crainte est d'abord de nous perdre à jamais et de ne plus jamais regagner l'air libre. Toute descente aux enfers « est un événement psychologique, une réalité psychique normalement attachée à l'inconscient. Au-dessous de la haute maison psychique, il y a en nous un labyrinthe qui conduit à notre enfer »¹⁶. La descente devient tortueuse et l'enfer terrestre est tapis sous nos pieds, il n'est d'ailleurs peut-être rien d'autre que cette errance angoissée.

À la fin de *La Terre et les rêveries de la volonté* se trouve une autre figure de la descente, encore plus sombre, celle de la chute fatale, de la descente violente : le gouffre nous aspire selon un dynamisme inverse à l'ascension aérienne décrite dans *L'Air et les songes*, le rêve de vol et de liberté trouve sa contrepartie en le

¹⁴ Sand, G., *Laura. Voyage dans le cristal*, Paris, Calmann-Lévy, 1881, p. 80.

¹⁵ Bachelard, G., *La Terre et les Rêveries du repos*, op. cit., p. 255.

¹⁶ *Ivi*, p. 231-232.

cauchemar d'Icare foudroyé. Ce mouvement-là, terrible, marque le renversement final et inéluctable de la finitude heureuse en une chute finale dans la profondeur de la terre absolument ténébreuse : « Elle est un espace-temps du gouffre-chute. Plus loin, dans une chute accomplie, le poète trouvera le noir. Alors le noir et le vide sont inséparablement unis. La chute est finie. La Mort commence »¹⁷. Comme nous l'avons écrit avec Roland Lehoucq, dans *Les Idées noires de la Physique*, cette noirceur infiniment sombre et grave caractérise aussi très bien la connotation de la noirceur propre aux « trous noirs » : plus aucune lumière ne peut s'en échapper. Mais ce n'est pas sur cette note funèbre que s'achève *La Terre est les réveries du repos*. Le dernier livre consacré aux éléments aboutit en effet à une ode aux bienfaits de la vigne : « Et qui nous chantera, par exemple, les vins du regard : tendresse et malice, vins qui taquinent en aimant, ô vin de mon pays ! Vin qui unit les provinces et qui ferait, dans une douce ivresse géographique, un confluent de l'Aube et de la Loire »¹⁸.

Voici donc les deux leçons que livre Bachelard à propos de la terre : de sa substance, il faut retenir qu'elle se cultive avec patience ; et c'est pourquoi il faut respecter la sagesse du vin, du vin qui se bonifie au fond des caves et nous apprend ainsi à vieillir sereinement ; et de son mouvement, si grave que nul n'y résiste, il ne faut jamais oublier que celui qui se réfugie dans une enceinte ne doit pas le faire pour se soustraire au monde mais au contraire pour s'y recueillir ; les murs du foyer sont un symbole d'hospitalité, ils ne sont bâtis que pour mieux accueillir l'autre. Tout comme la maison onirique est la vérité de la maison natale, dont Bachelard trouve l'archétype dans la maison de campagne au bord des vignes sous la plume du citadin Franz Kafka, l'amour véritable du terroir se moque des frontières. L'attachement bachelardien à l'élément terrestre n'a rien de commun avec les idéologies de la terre et du sang, il est celui qui nous lie à la terre généreuse et hospitalière, à sa stabilité à la fois résistante et reposante, et c'est elle qu'il faut cultiver dans nos rêveries.

Vincent Bontems

Directeur de recherche au CEA, professeur à l'Université Paris-Saclay,
Co-directeur du master 2 « Management de la Technologie et de l'Innovation » à PSL.
vincent.bontems@cea.fr

Bibliographie :

- Bachelard, G., *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1938 ;
 Bachelard, G., *Lautréamont*, Paris, José Corti, 1939 ;
 Bachelard, G., *L'Eau et les Rêves*, Paris, José Corti, 1941 ;
 Bachelard, G., *L'Air et les Songes*, Paris, José Corti, 1943 ;
 Bachelard, G., *La Terre et les Rêveries de la volonté*, Paris, Josée Corti, 1947 ;

¹⁷ *Ivi*, p. 402.

¹⁸ *Ivi*, p. 369.

- Bachelard, G., *La Terre et les Rêveries du repos*, Paris, José Corti, 1948 ;
Bachelard, G., *Paysages. Étude pour quinze burins d'Albert Flocon*, Paris, Presses universitaires de France, 1950 ;
Bachelard, G., *Matérialisme rationnel*, Paris, Presses universitaires de France, 1953 ;
Bachelard, G., *La Poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957 ;
Boccali, R., *L'éthique et la main* in Wunenburger, J.J., *Gaston Bachelard. Science et poétique, une nouvelle éthique ?*, Paris, Hermann, 2013 ;
Bontems, V., *Bachelard*, Paris, Les Belles Lettres, 2010 ;
Bontems, V. ; Roland Lehoucq, R., *Les Idées noires de la physique*, Paris, Les Belles Lettres, 2016 ;
Le Quellec, J., *La Caverne originelle. Art, mythe et premières humanités*, Paris, La Découverte, 2022 ;
Mansuy, M., *Gaston Bachelard et les Éléments*, Paris, José Corti, 1967 ;
Melville, H., *Moby Dick ou la Baleine blanche*, Paris, Gallimard, 1941 ;
Sand, G., *Laura. Voyage dans le cristal*, Paris, Calmann-Lévy, 1881.